

Ilona Melville

ET LES Zéros DE l'histoire

Bons baisers de Rio de Janeiro, signé C. J.

Cette carte postale reçue par Ilona est-elle la preuve que Calamity Jane est bien vivante? Ou est-ce encore une ruse perfide de l'infâme Évariste pour en finir avec les H(Z)éros de l'histoire? Pas le temps de réfléchir (comme d'habitude): direction le Brésil! Mais, entre les dangers de la jungle amazonienne et un carnaval de Rio grouillant de menaces, les plans diaboliquement géniaux d'Ilona ne font plus le poids. Encore une fois, Évariste risque bien de l'emporter. À moins qu'un allié inattendu ne se dévoile...

Arrêteront-ils
l'ascension
de l'Empereur?



9 782383 491323

ISBN : 978-2-38349-132-3

13,50 €

COUVERTURE

d'Olivier Silven

www.gulfstream.fr

GS

MARINE ORENGA

3

MARINE ORENGA

Ilona Melville

ET LES Zéros DE l'histoire

Mission 3 :

AMAZONIE

Ilona Melville ET LES Zéros DE l'histoire

Gulf
stream
éditeur



Ilona Melville

ET LES Zéros DE l'histoire

Direction des publications : Stéphanie Baronchelli, Jérôme Bernez-Binder
Direction artistique : Tiphaine Rautureau
Suivi éditorial et maquette : Romain Allais, Alexandre Plantard
Correction : France Facquer

Typographies : Trailmade – Adam Ladd ; Cenzo Flare – W Type Foundry ;
Courier Prime – Alan Dague-Greene de Quote-Unquote Fonts.

WWW.GULFSTREAM.FR

ILLUSTRÉ PAR *Olivier Silven*

© Gulf stream éditeur, Nantes, 2023
ISBN : 978-2-38349-132-3

Loi 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse.

MARINE ORENGA

Ilona Melville


ET LES Zéros DE l'histoire

Mission 3 :

AMAZONIE



Gulf stream éditeur



*Pour Romain, qui a bien voulu donner sa chance
à cette plaie d'Iлона Melville !*

Pour René D., parce que Larvatus Prodeo.

Prologue

Je passe le dos de ma main sur mon front moite et avise mes camarades du coin de l'œil. À voir leur tête d'enterrement, je comprends que le moral des troupes n'est pas au plus haut.

Une fois n'est pas coutume, mon plan pourtant parfaitement ficelé a capoté, et pas qu'un peu.

Dans un monde idéal, nous aurions dû sauter dans cet avion en direction de Rio de Janeiro, délivrer Calamity Jane des griffes de ce cloporte d'Évariste et être de retour à la maison avant même que ma mère ne se soit rendu compte de notre absence, à Hanni et à moi. Affaire réglée en trois jours, voyage et décalage horaire compris.

Inutile de préciser que ça ne s'est pas passé exactement comme ça. À la suite d'un concours de circonstances assez déroutant, nous voilà cloîtrés, les Héros et moi, dans l'arrière-salle sordide d'un commissariat de police

brésilien. Et, soyons lucides, la situation n'est clairement pas à notre avantage.

Il faut dire que l'on se croirait tout droit propulsé dans l'une de ces séries de seconde zone qui pullulent sur les plateformes de streaming.

Posée en équilibre sur une table poussiéreuse, une radio crachote un air de bossa-nova aux accents joyeux. Même au travers des épais murs en pierre, on devine la chaleur moite qui s'abat de tout son poids sur la rue. Dehors, le soleil semble avoir vampirisé jusqu'au dernier espoir de fraîcheur.

Assis [ou plutôt avachi] sur une chaise à roulettes ridiculement petite, Gengis Khan baigne dans sa propre sueur. Dans une chemise fleurie aux couleurs criardes, il semble tellement immobile que je me demande s'il ne s'est pas carrément fossilisé. Malgré les 40 °C ambiants, Napoléon ne s'est pas défait de son indécrottable costume trois-pièces. Coiffé de son bicorne, il fait les cent pas dans notre cellule improvisée en marmonnant un gloubi-boulga diplomatique que je ne tente même pas de démêler : « Saperlipopette, si seulement on me laissait appeler mon ami l'ambassadeur... ou à la limite le consul, je me contenterais bien d'un consul ! »

Fidèle à son tempérament explosif, Hanni ne se lasse pas de malmener la porte verrouillée à grands coups de pieds énergiques. Coups qu'il assortit volontiers de tous les jurons possibles et imaginables, déclinés dans toutes les langues qu'il maîtrise [et elles sont nombreuses].

Je farfouille dans la poche de mon short et en tire la carte postale écornée que mon père m'a confiée quelques

Prologue

semaines plus tôt. Dessus, la majestueuse statue du Corcovado, le Christ rédempteur, surplombe la ville brésilienne de Rio de Janeiro.

Au verso, ces mots laconiques :

*Miss Melville,
Bons baisers de Rio de Janeiro ...
Votre éternelle dévouée,
C. J.*

Malgré leur apparente banalité, ces phrases n'ont rien d'anodines.

C. J., pour Calamity Jane. Cette fichue carte en est la preuve irréfutable : ma chère amie n'est pas morte en dévalant la falaise, ce jour-là à Alcatraz. J'ignore quand et comment, mais Évariste a réussi à mettre la main sur elle et la retient prisonnière quelque part. Cette carte postale laisse penser que ce « quelque part » se trouve ici, à Rio de Janeiro, ou du moins qu'ils sont passés par ici récemment. Et dans ce cas, ils auront forcément laissé des indices derrière eux.

Les Héros et moi avons atterri au Brésil il y a trois jours. Notre enquête n'avait pas si mal commencé. Grâce aux connexions de Napoléon, au talent d'espion de Gengis Khan et à la force de persuasion d'Hannibal, nous étions sur le point de rencontrer un témoin capital quand la police nous est tombée dessus. Je veux dire, littéralement « tombée dessus ».

C'était hier en fin d'après-midi. Sur la plage de Copacabana, nous étions assis à même le sable, une vue

imprenable sur l'océan. Pour l'occasion, Napoléon s'était même laissé tenter par un bermuda en toile kaki. Hanni venait d'enfourner son quatrième *pastel*, une spécialité brésilienne pour laquelle il s'est découvert une passion insensée. Et puis d'un coup, sans prévenir, quatre policiers ont fondu sur nous, avec menottes et tout le tralala. Nous n'avons rien vu venir et, dans la confusion, le visage de mon pauvre frère s'est retrouvé tout barbouillé de sauce tomate épicée.

Depuis, nous voilà enfermés dans cette cellule suintante sans la moindre explication. Personnellement, je n'ai aucun doute sur le pourquoi du comment de cette situation absurde : ce satané Évariste a dû soudoyer les forces de l'ordre et contrôle désormais toute la ville.

— Un kilomètre à pied, ça useuuuh, ça useuhhhh... un kilomètre à pied, ça use les souliers, entonne Hannibal à tue-tête [qui sait qui il compte faire craquer en premier : nous ou les policiers ?].

Dans mon autre poche, je serre un bout de papier chiffonné, promesse d'un indice qui pourrait nous mettre sur la piste de Calamity Jane. Je devrais être en train de prospecter et au lieu de ça, je suis coincée ici, totalement impuissante.

Où est notre amie en ce moment même ? Est-elle là, à portée de main ? Ou Évariste l'a-t-il déjà emmenée à l'autre bout du monde ?

— Cinq kilomètres à pied !!! ça useuuuuuh, ça useuh !!!

De rage et d'impatience, je donne un violent coup dans le mur crayeux. Idée stupide. La douleur m'arrache un cri qui parvient miraculeusement à sortir Gengis Khan de sa léthargie.

Prologue

— Eh bien ? s'enquiert-il mollement [et ces deux mots semblent suffire à épuiser toute son énergie vitale].

— *Eh bien ?* je répète, médusée. Sérieusement ? J'ai besoin de vous faire un dessin ?

— Aucune situation n'est jamais aussi désespérée qu'elle n'y paraît. Ce n'est pas à toi, l'éternelle optimiste, que je vais apprendre ça.

— C'est vrai, Ilona, enchérit Hannibal. Il y a quelques mois de ça, Évariste te menaçait d'un couteau et s'apprêtait à lancer une armada de missiles nucléaires pour détruire la planète. Tu vois, il faut relativiser.

Certes. Mais le moment est assez mal choisi pour jouer à qui se montrera le plus philosophe.

Soudain, le bruit d'une clé que l'on trifouille dans la serrure nous fait sursauter. La porte s'entrouvre et je reconnais le policier qui nous a arrêtés la veille. Engoncé dans son uniforme, il arbore des auréoles de transpiration dont je ne saurais même pas définir les contours. Il nous toise avec sévérité, malgré sa moustache en brosse qui lui donne une irrésistible expression comique.

Et puis, d'un coup, je n'ai plus [mais alors plus du tout] envie de rire. J'écarquille les yeux en devinant la silhouette longiligne et menaçante qui s'avance. Face à son sourire sardonique, je frissonne.

— Tiens, tiens, tiens, mais qui vois-je ici ? Ne serait-ce pas notre chère Ilona Melville et sa bande de Zéros ?



CHAPITRE 1

Retour à la case départ

Je déglutis avec embarras.

Et pour cause. Ce n'est ni Évariste ni le fantôme de Bamberg que je trouve face à moi [mais honnêtement, il aurait peut-être mieux valu].

Dans l'encadrement de la porte de ce commissariat miteux se dessine le profil de mon père, les bras croisés et le visage austère [en soi, rien de très original]. Sur ses talons, je distingue ma mère, les lèvres pincées et le regard accusateur.

Si décevoir mon père n'est au fond que la suite logique de notre relation chaotique, c'est une autre histoire avec maman. Bien malgré moi, je baisse les yeux, penaude. C'est elle qui finit par rompre le silence.

— Tu n'as pas l'impression que, cette fois, tu es allée légèrement trop loin, Ilona ?

Si je suis allée trop loin ? Quelle drôle de question ;

évidemment que je suis allée trop loin ! Il n'y a absolument aucune ambiguïté sur le sujet. N'importe quelle personne sensée sait que je suis allée trop loin, que j'ai dépassé toutes les limites il y a environ un siècle et que j'ai perdu toute notion de raisonnable il y a bien longtemps. Je suis au courant de tout ça, mais quel autre choix avais-je ? En toute bonne foi, depuis le début de toute cette affaire, je n'ai agi pour ainsi dire que sous la contrainte :

1. Déjà, mon *Plan diaboliquement génial* n'aurait jamais eu lieu d'être si ce tyran d'Évariste n'avait pas mis la moitié du globe à feu et à sang.

2. Ensuite, je n'aurais jamais eu à cloner ma bande de bras cassés si certains militaires [dont je ne citerai pas le nom afin de préserver leur anonymat] s'étaient montrés un peu moins incapables.

3. Puis, je n'aurais jamais osé pénétrer par effraction dans le bureau d'un inspecteur de police si quelqu'un avait bien voulu prendre au sérieux les indices grossièrement semés par Bamberg.

4. Et pour finir, je me serais volontiers épargné un voyage clandestin au Brésil si Calamity Jane n'avait pas été kidnappée quelques mois plus tôt, après le fiasco de la prison d'Alcatraz.

Cependant, j'ai bien compris que mes parents n'attendent qu'une seule chose : la repentance. Un exercice dans lequel je n'ai malheureusement jamais brillé.

— Je suis désolée, maman, de t'avoir causé tant de soucis. C'est juste que... c'est plus fort que moi. Et puis, combien de fois Calamity Jane a-t-elle risqué sa vie pour nous ? Je ne me voyais pas la laisser tomber !

Ma mère me sourit tristement. Je sais qu'elle nourrit

Chapitre 1

une profonde affection pour Calamity Jane et que mon argument fait mouche.

— On ne t'a pas dit de « la laisser tomber », rechigne mon père. Mais demander l'aide d'une autorité compétente, ça ne t'a pas traversé l'esprit par hasard ?

Je fronce les sourcils, perplexe.

— Et ce serait qui, cette autorité compétente ? Toi ?

Vexé comme un pou, mon père s'adosse au mur décrépit.

Hanni, qui déteste quand ma mère est fâchée contre lui, se précipite entre ses jambes et l'enserme de ses petits bras potelés [il sait y faire, le bougre]. Quant à Napoléon, il s'avance d'un pas solennel. La main sur le cœur. Il s'apprête probablement à nous servir l'un de ses illustres discours ronflants dont il a le secret.

— Professeure Melville, inspecteur Ness, je me confonds en excuses. Tout cela est ma faute et...

— Effectivement, Bonaparte, le coupe sèchement ma mère, vous êtes complice de cette folie. Certes, ma fille n'a besoin de personne pour pondre trois idées saugrenues par minute. En revanche, je m'attendais à un peu plus de jugeote de votre part à tous les deux, à Gengis et à vous.

Tiré de sa torpeur, Gengis Khan bougonne dans sa barbe :

— Soyez gentille de ne pas m'impliquer dans tout ça, Alice.

— Oh que si, mon ami, et je ne vais pas me gêner ! C'est trop facile de prétendre ne plus vouloir se mêler des affaires du monde, de se terrer dans je ne sais quel monastère tibétain, mais de rappliquer au galop dès qu'Ilona claque des doigts. Quant à vous, m'sieur

l'empereur : user de votre position pour obtenir des passeports diplomatiques à toute la bande et vous offrir un vol jusqu'à Rio en première classe ? Vous devriez avoir honte !

Il faut les voir, ces deux géants de l'histoire, se faire réprimander comme des gamins pris la main dans le sac. Là, c'est clair, nous avons touché le fond.

— Maman, ne t'en prends pas à eux. Je suis la seule à blâmer.

— Clones ou pas clones, ces messieurs sont des adultes responsables et vaccinés – du moins je l'espère. Il serait temps qu'ils apprennent à agir comme tels.

Dans un coin de la pièce, mon père hoche la tête avec satisfaction.

— Et donc, papa, c'est sur tes directives que nous avons été arrêtés, je suppose ?

— La police brésilienne n'obéit pas à mes ordres, ma chère enfant. Mais entre collègues, il nous arrive de nous rendre service. Il était urgent de vous mettre hors d'état de nuire avant que...

Je manque de m'étouffer. Nous « mettre hors d'état de nuire » ? Sérieusement ? Nous traiter comme de vulgaires criminels ? C'est tellement mon père tout craché ! Je suis à deux doigts de m'enfoncer trois phalanges dans chaque oreille pour échapper à sa leçon de morale.

Pour me donner du courage, je serre fort le bout de papier que je tiens caché dans mon poing. Le maigre résultat de notre enquête de terrain : ni nom ni numéro de téléphone. Une simple adresse et c'est tout.

Pour résumer, mon espoir de retrouver Calamity Jane et de la tirer des sales pattes d'Évariste repose sur

Chapitre 1

l'hypothétique adresse d'une personne qui n'existe peut-être même pas. Dit comme ça, il y aurait de quoi saper le moral des plus optimistes d'entre nous.

En réalité, je devrais confier cette note à mon père. Avec son aide et ses fameux contacts dans la police brésilienne, nous pourrions monter une opération spectaculaire, pourquoi pas infiltrer un dangereux réseau de trafiquants de drogue qui nous mènerait tout droit à Évariste ! Ou encore mieux, je pourrais sauter en parachute et atterrir dans leur planque au beau milieu de la nuit. Évariste porterait à coup sûr un pyjama en flanelle et je lui lancerais une phrase du genre : « Alors, tu ne t'attendais pas à me voir là, scélérat ! »

Tout cela est très tentant. L'ancienne Ilona aurait assurément foncé tête baissée, munie d'un savant mélange de ces deux plans abracadabrantésques et saupoudrant le tout d'un soupçon d'audace et de fantaisie.

Pourtant, la Ilona d'aujourd'hui a bien changé. Je n'ai pas envie de voir Napoléon et Gengis Khan traités comme de gros bébés, ni mettre la vie d'Hanni en danger avant même qu'il ne soit devenu le plus grand général de tous les temps. J'aime mes Zéros, et je ne les échangerais pour rien au monde. Mais dorénavant, je n'entraînerai plus mes camarades dans mes plans, si diaboliquement géniaux soient-ils.

Désormais, ce sera entre Évariste et moi.

— J'ai compris le message, papa. Quand rentrons-nous à la maison ?

— *Ilona, ça suffit !* Je t'interdis de nous tenir tête, à ta mère et à moi ! Tu vas faire ce que nous te demandons un point c'est... attends, quoi ? Tu ne te rebelles pas ? Tu ne

cries pas à l'injustice ? Tu es d'accord avec tout ce que je viens de dire ?

Non, il ne faut pas rêver tout de même. Par principe, je ne suis d'accord avec rien de ce que peut dire mon père. Ce qui ne m'empêche pas de m'incliner quand cela est [vraiment] nécessaire.

— Disons que je consens à admettre ma défaite...

Le visage de l'inspecteur Ness s'illumine comme une ampoule en plein cœur des Enfers.

— ... pour cette fois du moins, je murmure si bas que personne ne peut m'entendre.

*

Ensemble, nous regagnons l'hôtel où les Héros et moi logeons depuis notre arrivée. C'est Bonaparte qui s'est chargé des réservations et ce filou ne s'est pas moqué de nous : climatisation, *room service* haut de gamme, piscines intérieure et extérieure. Il n'y a pas à dire, notre empereur a un penchant certain pour le luxe et le raffinement.

— Une suite pour chacun ? s'étrangle mon père en découvrant nos chambres. Eh bien mon vieux, on ne se refuse rien ! balance-t-il à Bonaparte non sans une pointe de sarcasme.

— Sur mes deniers personnels, monsieur l'inspecteur ! N'allez surtout pas penser que...

— Oui, oui, qu'importe ! Bon, Gengis Khan et Bonaparte, vous pouvez garder vos suites. Alice, tu prendras celle d'Hannibal et les enfants dormiront ensemble dans celle d'Ilona.

— Et toi ? Tu comptes camper sur la moquette du couloir ?

Chapitre 1

Mon père ignore ma remarque et bombe le torse, comme un vieux paon décharné qui voudrait impressionner sa cour.

— Extinction des feux dans trente minutes !

— Mais papa, il est à peine dix-huit heures !

— Je ne veux rien entendre. C'est non négociable !

— Moi, Gengis Khan, recevoir des ordres de ce policier dégingandé ? *Et puis quoi encore ?* tonne le chef mongol.

— Bien dit, camarade ! se gargarise Bonaparte.

— *Que tout le monde se calme !* éclate ma mère.

D'un coup, on entendrait une mouche voler. Je l'ai rarement vue aussi en colère.

— Ne vous en déplaise, à l'époque où nous vivons, ce ne sont ni les cavaliers mongols ni les grognards d'empire qui font régner l'ordre, mais bien les policiers, qu'ils soient dégingandés ou non. Vous allez tous les deux baisser d'un ton et obéir à Arman sans faire de vagues. Quant à moi, je vais profiter de la piscine et du bar à crèmes glacées sur le toit, décréte-t-elle. Ilona, Hannibal, vous avez intérêt à dormir à poings fermés à mon retour.

Les bras m'en tombent. Nous voilà consignés dans nos appartements alors que la vie de Calamity Jane ne tient qu'à un fil ? Plus grave : j'apprends à l'instant qu'il existe un bar à crèmes glacées deux étages plus haut et qu'on ne m'en a rien dit ?

Mon père pointe vers moi un doigt menaçant :

— Ilona, inutile d'espérer ne serait-ce qu'une seconde t'échapper d'ici. Je verrouille ta porte à double tour et je vais personnellement en surveiller l'accès jusqu'à demain matin pour m'assurer que tu sois dans ta chambre et que tu y restes.

— N'oublie pas de poster un garde sous ma fenêtre, au cas où l'idée de sauter du troisième étage me traverserait l'esprit.

La mâchoire de mon père se crispe légèrement.

— Ne me tente pas, murmure-t-il entre ses dents.

Et sans un mot de plus, il claque la porte derrière lui.

*

La nuit me paraît mettre une éternité à tomber. Après avoir zappé sur les cent vingt-six chaînes de télévision disponibles, Hanni et moi nous résignons à nous coucher et à attendre patiemment que le sommeil nous gagne.

Mon petit frère se pelotonne contre moi et vient coller son visage au mien. Dans la pénombre, je devine ses yeux qui pétillent d'excitation.

— Alors, Ilona ? C'est quoi le plan ? chuchote-t-il.

— Il n'y a pas de plan, Hanni. Pour une fois dans ma vie, je vais sagement obéir aux consignes des adultes et voir ce que ça donne.

Il y a un drôle de silence, comme si Hannibal essayait de me percer à jour, et de déterminer si ma résignation était sincère ou s'il s'agissait d'une énième ruse de ma part.

— Tu es sérieuse ? On laisse Calamity Jane se dépatouiller toute seule et basta ?

L'air me semble soudain étouffant dans la chambre. Je repousse les draps en pestant.

— Qu'est-ce que tu veux que je te dise ? Mon père dit qu'il va mettre sur pied une enquête qui...

— ... qui prendra des années-lumière ! Qui nous dit

Chapitre 1

qu'Évariste et son gang de super-vilains ne l'auront pas zigouillée d'ici là ?

Je le sens qui bondit sur le matelas, petite boule de nerfs prête à exploser.

— Dans ce cas j'irai tout seul ! *Bande de lâches ! Traîtres ! Déserteurs !!!*

Je me redresse vivement et lui plaque une main sur la bouche.

— Tais-toi, bon sang ! Tu vas rameuter tout l'étage avec tes bêtises.

J'allume la lampe de chevet et le gronde sans élever la voix :

— Tu es une sacrée tête de pioche, tu le sais ça ?

— J'ai de qui tenir, me renvoie-t-il, malicieux.

— Écoute, je n'ai aucune intention d'oublier Calamity Jane. Ni de la laisser « se dépatouiller », comme tu dis. Je pense à elle à chaque seconde de la journée. Fais-moi confiance, notre heure viendra.

Hannibal hoche la tête et baille en un rugissement de fauve. La journée a été mouvementée, il est épuisé. Je lui caresse doucement le front et guette sa respiration, de plus en plus lente et régulière. Je l'entends chantonner quelques « kilomètres à pied » [quelle comptine horripilante !] puis il ne tarde pas à piquer du nez.

Figée comme une statue, je patiente encore pour m'assurer qu'il dort profondément. Enfin, je me lève sur la pointe des pieds et me faufile jusqu'à la commode. Sans un bruit, j'ouvre le tiroir du bas et en tire un tas de draps blancs et un sac à dos.

Dans le silence de la pièce, le zip de la fermeture Éclair fait un boucan du tonnerre. Hannibal gigote dans le lit

et je retiens machinalement ma respiration. Avec mille précautions, j'allume une lampe torche et examine le contenu de mon sac. Couteau suisse, gourde, carte de la ville, paquet de cookies aux éclats de chocolat au lait... Tout y est. J'y glisse également la carte postale écornée de Calamity Jane et l'enfile sur mon dos.

J'avais tout prévu, juste au cas où.

Comme je le disais, l'ancienne Ilona était impulsive, un brin inconsciente [pour ne pas dire complètement givrée].

Mais les choses ont changé : désormais, plus question de partir à l'aventure sans plan de secours.

Les Héros sont punis dans leurs chambres ? Qu'à cela ne tienne, je partirai sans eux.

Dans ma poche, je serre le précieux bout de papier sur lequel est écrite l'adresse de notre contact. Ma prochaine destination.

Mon pauvre papa, je t'avais pourtant prévenu. Tu n'aurais pas dû prendre ma menace à la légère. J'ouvre la fenêtre. Comme libérée de sa cage, la lourdeur de la nuit tropicale s'engouffre brutalement, contrastant avec l'air frais de la pièce climatisée. J'accroche solidement l'extrémité d'un drap à la balustrade du balcon. Il ne reste plus qu'à espérer que mes calculs ne soient pas complètement erronés. Trois étages de trois mètres de haut environ : j'ai estimé que cinq draps noués les uns aux autres devraient suffire.

Je balance mon ballot de linge qui retombe mollement dans le vide. Dans l'obscurité, impossible de voir si la longueur est suffisante.

Je fourre ma lampe de poche dans ma bouche et balaie

Chapitre 1

la chambre d'un rayon de lumière. Je souris, attendrie par le visage poupon d'Hannibal. Il me détestera forcément de ne pas l'avoir mis dans la confiance, mais il finira par me pardonner.

Je m'apprête à enjamber le garde-corps quand, d'un coup, je ne suis plus aussi sûre de moi. Mon estomac se crispe et je sens monter en moi cette émotion étrange qui ne m'est pas très familière : la peur.

En bas, c'est l'inconnu qui m'attend. Et l'inconnu, dans ce cas précis, ne me dit rien qui vaille.

Je plisse les paupières et pense très fort à Calamity Jane ; c'est l'étincelle qui me donne le courage de me cramponner de toutes mes forces au linge blanc. Je me laisse glisser le long de mon échelle improvisée et me mords les lèvres pour m'empêcher de jurer. Le frottement du tissu sur mes mains m'arrache la moitié des paumes, sans compter que [comme j'aurais pu l'anticiper] mon calcul n'était pas si exact que ça : j'arrive au bout de la corde et me retrouve bêtement suspendue à plus de deux mètres du sol. Décidément, quand ça ne veut pas, ça ne veut pas.

— ARGHHHHH, je maugrée pour moi-même.

Je me résigne à lâcher prise et tombe avec plus ou moins de légèreté sur le sol. Mon flanc gauche accuse le coup en premier. Nom d'une cape de pingouin ! Cette fois, je ne peux pas étouffer un cri. La douleur irradie tout mon bras jusqu'à l'épaule.

Je me relève tant bien que mal et, plus décidée que jamais, escalade le muret qui borde l'hôtel.

— J'arrive, Calamity Jane. Gardez espoir, j'arrive.

